

LA CRISE, CETTE CERISE SUR LE GÂTEAU

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*



Et si la crise devenait une opportunité ?

Intime, enfantine, adolescente ou politique, la voici déclinée à tous les temps par des spectacles de théâtre qui bouleversent, dérangent et questionnent. D'où les ateliers philo proposés dans leur foulée par les centres culturels du Brabant wallon, dans le cadre de l'opération « La crise sur le gâteau ». Je pense, donc je suis...

Certaines expressions anglaises se traduisent difficilement, car elles expriment également une autre mentalité, une autre culture ou manière d'envisager la vie et, en l'occurrence, les difficultés, les échecs. Souvent traduite par « on apprend par ses échecs », l'expression « we learn from our mistakes », chère à Einstein, signifie, en réalité, que l'échec est carrément souhaitable. Il ne suffit pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire lors d'une lecture primaire, d'un lot de consolation, mais bien d'une véritable philosophie qui fait qu'en Angleterre, celui qui n'a jamais échoué n'a, en réalité, jamais rien tenté. Et ne force dès lors pas l'admiration. Pour rester poli. Dans le même ordre d'idées, « crisis are opportunities » est censé encourager les personnes à se réjouir de l'arrivée d'une crise, à s'en féliciter, à l'exploiter pour mieux rebondir.

« La crise sur le gâteau » a vu le jour dans cet état d'esprit. Comme une invitation à découvrir des pièces de théâtre qui bousculent parce qu'elles parlent de nous, de nos désillusions, de nos envies de pouvoir, de notre peur des autres, de notre honte du passé, de nos angoisses face à l'avenir, de ces guerres que l'on se livre, à soi-même et aux autres.

Dans la foulée de la découverte, il s'agissait, pour les enfants ou adolescents, de s'approprier le spectacle autrement, via les ateliers philo coordonnés par Gilles Abel, en vue de se questionner, d'élargir le regard, de ciseler la pensée, de partager une parole et peut-être de faire vaciller ses certitudes. Ou d'imprimer ses émotions dans le cadre des ateliers de sérigraphie, très intéressants eux aussi, faisant appel à ce processus qui permit notamment aux affiches de Mai 68, dont on vient de célébrer les 50 ans, de se multiplier. Et ce grâce

au collectif Ice Screen qui offrit aux mots, aux pensées, de devenir couleurs, lignes, courbes, impressions.

Une opération bien conçue qui met aussi en avant des valeurs de solidarité et de communauté. Ensemble, on est tellement plus forts. Voilà pourquoi « La crise sur le gâteau » résulte, sous la houlette du centre culturel du Brabant wallon, de la collaboration des centres culturels de Braine-l'Alleud, Genappe, Ittre, Jodoigne-Orp-Jauche, Nivelles, la vallée de la Néthen, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Perwez, Rixensart, Tubize, Waterloo, de l'Atelier Théâtre Jean Vilar, de l'Association Braine Culture, de Columban Espace de Cultures et des Ateliers du Léz'arts. Ouf !

L'appellation choisie en dit long sur le regard posé sur lesdites crises. L'idée est née dans la continuité du projet Ottokar qui, chaque année, mettait le théâtre jeune public en valeur dans une province différente, et ce, afin de fêter dignement la journée mondiale du théâtre jeune public organisée par l'ASSITEJ (Association internationale du

théâtre jeune public). Essoufflée, l'initiative s'est vue remplacée par l'envie de choisir une thématique de programmation assortie d'ateliers. Une quinzaine de spectacles ont donc été programmés d'octobre 2017 à avril 2018, en séances scolaires ou tout public.

AU SENS LARGE

La belle idée fut aussi d'envisager la crise dans le sens large du terme, intime, familiale, existentielle, adolescente, politique, financière, identitaire et l'on en passe.

Avec, au menu, de véritables bijoux, comme bien sûr *La Guerre des buissons* par le Théâtre des 4 Mains. Un spectacle qui fit l'unanimité aux Rencontres jeune public de Huy, l'été dernier, et que les spectateurs pouvaient dès lors découvrir rapidement.

Inspirée d'un roman de Joke van Leeuwen, une des grandes auteures de littérature jeunesse, *Toen mijn vader een struik werd* (Quand mon père est ►

RÉFLEXIONS D'ENFANTS

« Une crise, pour moi c'est quand on est énervé, c'est quand nos émotions fortes sortent de notre corps et qu'on ne les contrôle pas trop. » (Charlotte, 9 ans)

« Une crise, pour moi c'est une bataille. » (Jan, 9 ans)

« Une crise, c'est : mon cœur ne parle plus. » (Nicolas, 10 ans)

« Un enfant c'est insouciant et la philosophie c'est sérieux.

Selon qui ? Des enfants qui portent des soucis sur leurs épaules ça n'existe pas ? Et qui a dit que penser ça ne pouvait pas être un jeu ? »

« Dire ce qu'on pense c'est juste parler. Penser ce qu'on dit, c'est réfléchir. Parfois, on parle sans réfléchir et on réfléchit sans parler. Réfléchir, ce n'est pas rien. »

« Est-ce que passer à autre chose, c'est oublier le passé ? »

- *devenu un buisson*), cette mise en scène de Jérôme Poncin raconte le conflit à hauteur d'enfant. Une succession de scènes de vie, à l'orphelinat ou dans un home de personnes âgées, aussi suggestives que bien rendues. Une autre manière de dire la guerre aux petits et une belle matière à discussion lors des ateliers menés par Gilles Abel, le grand philosophe pour enfants de la Communauté française, ou par certains de ses « disciples ».
- « Beaucoup d'animations ont eu lieu autour de ce spectacle, nous dit Gilles Abel. Les plus grands s'interrogeaient quant à l'exil, la migration et la violence. Les plus petits se demandaient pourquoi le papa n'accompagne pas son enfant, ou pourquoi la grand-mère le laisse partir. Ils s'intéressaient donc plus aux relations intrafamiliales. »



La guerre des buissons,
© photo Nicolas Bomal

DANSEUSE ÉTOILE

Autre crise, plus identitaire celle-là, mais intime et oh combien sincère et

passionnante, celle relative à l'âme et au corps que nous conte, avec une authenticité touchante, Florence A.L. Klein dans *Je suis une danseuse étoile*, ou le récit d'une fillette plutôt boulotte qui rêvait d'interpréter *Le Lac des cygnes*, mais dont les espoirs se sont envolés au gré des réflexions, carrément odieuses parfois, de camarades de classes, voire de professeurs ou autres adultes.

COMMENT CONNAÎTRE SA PERSONNALITÉ ?

La pièce *Des illusions* de la Compagnie 3637 n'a pas laissé les jeunes indifférents. Ils ont assisté, il est vrai, à une véritable claque théâtrale qui traduit les (dés)illusions des adolescents d'aujourd'hui à travers un texte touffu de Sophie Linsmaux, Bénédicte Mottart et Coralie Vanderlinden, les auteurs et interprètes qui intervertissent les rôles. Emma fête ses 17 ans. Thème de la soirée : « Qu'est-ce que tu veux devenir plus tard ? » Les invités se prennent au jeu et arrivent tous déguisés. Mais ce que cette réponse implique, au-delà de la fête, paralyse Emma. Suite à la représentation, plusieurs questions se posent.

Est-ce toujours négatif une désillusion ?

Qu'est-ce qui est le plus important dans notre futur travail : le bonheur qu'il nous donne ou le salaire qu'il nous donne ?

Est-ce que quand on a de l'argent, on a de l'importance ?

A-t-on besoin de pression pour avancer ?

Pourquoi devrait-on se sentir opprimé ?

Pourquoi ne pouvons-nous pas tout prendre à la légère ?

Comment connaître sa personnalité ?

Autant de questions, au cours des ateliers philo, qui sont parfois, voire souvent, restées sans réponse, mais qui ont le mérite d'avoir été posées, d'avoir cheminé dans les pensées.

Un spectacle qui aborde des thèmes rares, qui se demande comment parler du corps aux enfants, leur donner envie d'explorer ce continent intérieur. Comment ne pas le résumer à l'anatomie, au sport, à la compétition, mais lui donner une dimension poétique. Voilà ce qu'a osé faire Florence A.L. Klein grâce à un texte d'abord, remarquable, d'une écriture sensible, et partiellement autobiographique. Ce n'est pas un hasard si la comédienne a ému certains spectateurs aux larmes.

« J'ai 38 ans. Mais un jour, j'ai eu comme vous cinq ans, six ans, sept ans, huit ans. Qu'est-ce qui a changé ? (Ou pas) À cinq ans, je pouvais encore devenir une danseuse étoile. »

Et puis, incontournable, voici l'adolescence, dansée et transcendée dans le spectacle *Des illusions* de la Compagnie 3637, un titre à double sens qui annonce déjà la chute d'un spectacle organique, visuel et corporel mis en scène par Baptiste Isaia (voir ci-contre).

Ou encore celle des migrants, abordée dans un camion, par le Tof Théâtre, dans *J'y pense et puis...* ou celle de la colonisation dans *Colon(ial)oscopie*, un texte incisif de Geneviève Voisin et Francesco Mormino qui revient par touches bien balancées sur le passé colonial de la Belgique, un sujet qui ne figure pas au programme scolaire et qui, à défaut d'y entrer par la grande porte, pourrait le faire par la fenêtre, celle qu'ouvre si souvent le théâtre. On pourrait encore citer *Jean Jean*, *Gulfstream* ou les autres, tant chacun avait ses raisons d'être. Mais comme le temps, l'espace est compté. Et l'on ne voudrait pas partir sans la conclusion encourageante de Gilles Abel. « On a eu 95 % de réception. L'impression qui revenait était : on ne le fait pas souvent et même si ce n'est pas facile, c'est chouette de prendre ce temps-là, d'être capable d'aller plus loin, de parler de la vraie vie. C'est à faire plus souvent, disaient les adolescents. » ●